Document generated on 08/03/2025 10:29 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Mona Latif-Ghattas, Tristan Malavoy-Racine, Philippe More

Jocelyne Felx

Number 126, Summer 2007

URI: https://id.erudit.org/iderudit/36731ac

See table of contents

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Felx, J. (2007). Review of [Mona Latif-Ghattas, Tristan Malavoy-Racine, Philippe More]. *Lettres québécoises*, (126), 39–40.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

☆☆ 1/2

Mona Latif-Ghattas, *Ambre et lumière*,
Montréal / Le Caire, le Noroît / Éditions Ésig, 2006, 120 p., 24,95 $.

Le temps du cœur

À Assouan coulent le Nil et nos amours.

Le champ poétique devient de plus en plus malaisé à cartographier. Nous vivons une période d'éclatement des pratiques. Dans *Ambre et lumière* de Mona Latif-Ghattas, recueil au propos quelque peu convenu, l'aspiration vers la lumière procède d'une victoire sur la déconvenue amoureuse. Le titre est une métaphore des ailleurs et des amours tentés par le divin. Le Nil y est symboliquement éloquent et le discours, gracieux et pudique. Latif-Ghattas, dont la poésie est tissée de sensations et d'évocations, nous plonge dans la mystique orientale de la tradition soufiste de son pays d'origine, l'Égypte. Le récit en vers centrés gravite autour des rapports heureux puis épineux entre un fakir et sa disciple. Il est dédié au regretté poète Gérald Leblanc, à qui est consacré le beau poème liminaire.

ANGÉLISME

Ici nous survolons les destinées à partir de l'intelligence du cœur. En effet, ce recueil semble un plaidoyer pour l'émotion. L'écriture légère et fluide laisse, de prime abord, une impression furtive, celle d'avoir passé un bon moment en compagnie d'un « ange ». Mais n'y a-t-il pas une vérité plus profonde à chercher si l'on se donne la peine de dépatouiller et de débusquer les paradoxes de cette poésie sentimentale créatrice de belles apparences ?

MONA LATIF-GHATTAS

Quand les religions d'Occident avaient mauvaise presse, que leurs diktats étaient vus comme brimant le corps, on se souvient que sous l'influence de la mutation des sensibilités un certain orientalisme à l'esprit renouvelé caractérisait les œuvres si riches de Yolande Villemaire et d'Anne-Marie Alonzo. Seule Rina Lasnier, qui a porté l'insoumission du poème jusqu'à son péril d'art libre, a su échapper par la richesse de la langue et par sa rigueur intellectuelle aux limites de l'orthodoxie chrétienne. Son œuvre est une éternelle redécouverte. Or, curieusement, Latif-Ghattas semble ramener la poésie féminine à l'acceptation des limites.

SUBLIMATION

Fi donc ! des plissements diaboliques de l'âme trouble propre à la poésie moderne occidentale. Mona Latif-Ghattas oppose ici une forme d'évasion romantico-divine en même temps qu'un frein aux instincts. La dualité entre la conception presque pieuse, voire ascétique, de la vie et la sexualité, renvoie à l'optimisme de l'harmonie dans la grande fresque planétaire et cosmique. L'enjolivement de la réalité, la noblesse de l'âme, le chagrin transcendé sont des antidotes aux misères de la vie et participent du divin :

Sur le Nil d'Assouan
La paix est paysage
On y laisse glisser les séquelles des rêves évaporés
Jardin de l'âme
Ici
Fleurit la tolérance
La défaite est consommée
On guérira

L'humain en nous se tasse

Ne reste que le divin
Ambre et lumière confondus. (p. 12)

Cygnes, jardins, fleuves, forêts et temples participent de l'angélisme qui élève l'amour à la hauteur d'un rite pour faire échec à la laideur. Les frontières entre le rêve et la réalité, la magie et le quotidien, l'Amérique et l'Orient, le présent et une sagesse millénaire, sacrée et mythique, ne sont pas étanches. Ainsi, entre déchirement et éblouissement, Latif-Ghattas refuse le désespoir et appelle l'illumination.

CYCLE DE L'AMOUR

Cette poétique du sentiment est en partie redevable au soufisme de son ordre symbolique. Bonheur, bienveillance, tolérance, paix, sincérité et tendresse nous dispensent des options tranchantes. Pour nous qui sommes orphelins de toutes les consolations des religions, les poèmes de Latif-Ghattas nous laissent en suspens, impondérables, entre la brume et le matin, non pas en esprit, mais en corps spiritualisé, en « vie ailée », quoique réelle.

L'ascétisme qui est une ascension graduelle et volontaire procède d'une mort progressive au monde afin de vivre intensément. Dans *Ambre et lumière*, Éros n'exalte le désir entre le fakir et sa disciple que pour le sacrifier. L'accomplissement de l'amour passe par le cycle, présence, absence, doute, séparation et lumière. Latif-Ghattas n'est pourtant pas exempte de lucidité, loin de là, et sa pensée, qu'on aurait pu croire badigeonnée à l'eau de rose, tente par cette voie de sauver la vie de la misère amoureuse. En somme, s'il y a acceptation de l'impuissance chez cette utopiste d'éternité, il y a transformation de l'impuissance en puissance quand la raison bride le désir effréné.

CONCLUSION

Poésie essentiellement lyrique, *Ambre et lumière* enveloppe la réalité d'un voile de pudeur pour en préserver la beauté « jusqu'à la crue des corps glorieux / Jusqu'à l'extinction des flammes / Jusqu'au couvre-feu serein / De la raison » (p. 24). Ce livre n'a pas l'originalité à laquelle on s'attendrait. Il plaît sans susciter l'engouement. Latif-Ghattas a choisi la voie conventionnelle.

Un disque accompagne le livre. La poète y récite ses textes d'une voix parfois affectée. Le choix musical est riche et éclatant, d'une totale réussite.

☆☆

Tristan Malavoy-Racine, *Cassé-bleu*,
Montréal, Triptyque, 2006, 64 p., 17 $.

Jeune poète surréaliste

Effets miraculeux, brisements et rafales.

Les première et quatrième de couverture de *Cassé-bleu* reproduisent « Sicile (Vue d'Agrigente) », du peintre français, d'origine russe, Nicolas de Staël. Voilà l'enchantement de la lumière italienne rendue en quelques taches. Si les proses de Tristan Malavoy-Racine ne reflètent pas les coloris stridents de ce tableau peint en 1954, par contre l'horizon et l'espace en fuite, tout comme la simplification et la légèreté de la vision, les caractérisent. L'amateur de peinture s'inspire aussi d'autres toiles de Staël, certaines plus tendres mais tout aussi dépouillées. La conception picturale lumineuse, presque joyeuse, qui a la force d'expression du vitrail moderne, ne laisse pas présager le suicide du peintre, en 1955. Malavoy-Racine lui rend hommage, non sans finesse, dans son troisième recueil. Le livre n'est pas parfaitement maîtrisé, mais on appréciera l'onirisme modéré qui lui est propre.

CASSÉ-BLEU

Le titre du recueil est emprunté à une métaphore de René Char. Staël a illustré des poèmes de Char qui eut cette expression inimitable pour traduire la netteté des masses lumineuses ayant valeur d'infini tout autant que la cassure d'un mal profond chez son ami peintre. Du tachisme rayonnant de Staël émane en effet une impression d'absolu. La voix inquiète, parfois hésitante, quoique toujours fluide, de Malavoy-Racine, semblable au léger sifflement de la brise dans les haubans, annonciateur de tempêtes, fait soupçonner, tel un frisson, le refoulé. Frisson abstrait, en un atelier du cerveau où l'enfance, les corsaires, les galops, les poupées russes, les dessins, les footballeurs ont une grande part à côté des ciels et des marines :

> *C'est un arbre cultivé pendant des siècles, dans la foi béate de celui qui n'a reçu la promesse ni de la fleur ni du fruit. Le ciel trop bleu d'une chambre d'enfant, la mer au bout d'un coquillage. Le hasard a les yeux d'un frère qui garde le secret pour lui.* (p. 42)

APPROFONDISSEMENT

Rafraîchissantes sont ces proses. Mais il manque encore à ce jeune poète enchanteur, sourcier des nappes secrètes, et qui donne figure et secret aux ombres, d'émerger de la gangue obscure d'un certain surréalisme dont il subit l'influence pour accéder à cet équilibre essentiel entre la « matière-émotion » et l'« idée-réflexion ». Le surréalisme est une entreprise de purification qui fait table rase de l'éloquence, de l'anecdote, de la morale et de l'histoire. Sur ce point, *Cassé-bleu* de Malavoy-Racine est doté de sa propre logique et, quant à moi, d'une beauté indéniable.

☆☆

Philippe More, *Théâtre de l'apesanteur*,
Montréal, Poètes de brousse, 2006, 64 p., 15 $.

Exploration et innovation

La poésie est l'instrument personnel de chacun.

Le jeune poète Philippe More est guidé par une très intelligente conception du poème et un réel sens du risque. Son écriture singulière dénote une grande qualité d'émotion et une intéressante prise de parole sur l'existence. Revisitant la poésie expérimentale de la fin des années soixante-dix et du début des années quatre-vingt, son recueil est une relecture postmoderne du théâtre de Shakespeare. Le poète joue donc ici sur deux tableaux : la mémoire et la découverte. Les rationalisations périphrastiques, le recours à la « référentialité » médicale, théâtrale et amoureuse sont à l'œuvre dans ses cinquante poèmes sans lettres majuscules ni signes de ponctuation, répartis inégalement sous vingt titres entre parenthèses. Échevelé et pourtant articulé est *Théâtre de l'apesanteur*, son premier livre.

NOUVEL HAMLET

Le poète dit hésiter entre dire ou ne pas dire où « ça fleurit encore / où ça gèle à l'envers où ça travaille tout entier / à une folle ubiquité à une autre version / violemment inachevée » (p. 25). Il nous révèle le fond de son être en se couvrant de personnages et en s'appuyant sur des lectures. De Shakespeare à Jacques Roubaud, en passant par Michel Beaulieu, l'intertextualité est substantielle aux poèmes de More. Le *to be or not to be* de ce nouvel Hamlet est une quête haletante et tumultueuse de l'amour vrai et de la liberté par delà les déguisements et les masques. La mémoire blessée et l'espace onirique entre vie et trépas, entre blancheur d'hôpital et fantômes du passé, entre corps agonisants et gisants, captent l'attention. Il y a certes beaucoup à élaguer dans cet écheveau difficile à démêler, œuvre inégale autant que séduisante, mais quel excellent terreau sur lequel travailler !

PANTOMIME

Le titre évoque la pantomime du meurtre du père dans *Hamlet* de Shakespeare. C'est ainsi que More met en ordre les images de la mort hantée par la vie qui ressemble à ces eaux que la nuit a pénétrées. Les plus belles pages renvoient à la femme placée sous le signe de l'eau, de la pluie, de l'humidité, en écho au personnage d'Ophélie :

> *premièrement te parler de la mer*
> *participer à son bruit lourd*
> *et tu vibres toujours dans des substitutions*
> *et tu te reconnais*
> *tu es un grand théâtre pour les morts*
> *le temps expose en toi ses coulisses froides* (p. 55)

Le poète ne relève pas totalement le défi de donner à tout cela une cohérence et un ton juste de façon que, au bout du compte, tout s'imbrique et prenne sens. On le suivra cependant avec hâte sur le chemin de ses vibrantes promesses.